

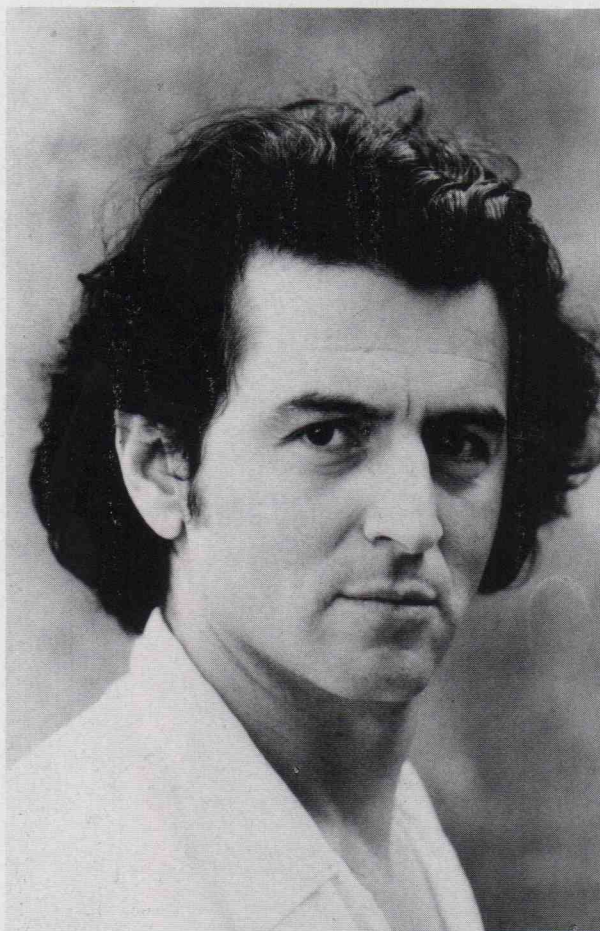
«

NUL N'ÉCHAPPE AU JOURNALISME »

En tête des best-sellers avec « **Les derniers jours de Charles Baudelaire** » (Grasset), Bernard-Henri Lévy commente ses lectures en exclusivité pour les lectrices de « **Femme** ». Avec, en pointillé, une très belle méditation sur le métier de l'écrivain engagé dans son temps.

Comme c'est étrange ! On le croit esthète. Artiste et pur esprit. On l'imagine isolé, coupé du monde, ne s'évadant de ses rêves et de ses déserts que pour nous donner, de loin en loin, à la plus grande distance possible de la politique et de ses tumultes, quelques-unes de ces pages hautaines dont il a, dit-on, le secret. Et puis hop ! Le voilà qui, soudain, sans crier gare, apparaît au sommaire de la plus militante des revues militantes : *la Revue d'études palestiniennes*. Le Clézio pro-palestinien ? Anti-sionniste déclaré, déchaîné ? Le Clézio ne sortant de sa légendaire réserve que pour s'associer à ceux qui veulent — clament — la mort d'Israël ? Dire que je suis déçu serait excessif. Et je sais trop ce que valent les « opinions » des écrivains, je connais trop de cas — Dostoïevski, Soljenitsyne, Ibsen... — où la meilleure littérature s'accommode de la pire des politiques, pour accorder à l'événement plus d'importance qu'il n'en a. N'empêche. L'auteur du *Désert* n'est pas Dostoïevski. Et la haine d'Israël n'est pas une politique ordinaire. J'aurai peine, pour ma part, à réprimer un très léger malaise le jour où J.-M.G. Le Clézio nous livrera son prochain *Rêve mexicain*.

Il y a, dit quelque part Blanchot, deux catégories d'écrivains et deux seulement. D'un côté ceux qui biffent, retranchent, émondent et épurent leurs textes : c'est, disons, la famille Flaubert avec cet inlassable corps à corps de l'auteur et d'une page qui se rétracte, se consume sous la plume. De l'autre ceux qui ajoutent, surchargent, enrichissent une phrase qui n'en finit pas, au contraire, de croître et proliférer. C'est, plutôt, la ligne Proust avec ce prodigieux système de béquets et paperoles dont Céleste venait, chaque matin, saisir le dernier état. Dirai-je qu'il y en a une troisième, irréductible aux deux premières et qui, pourtant, les recoupe ? C'est la famille de ceux qui ne retranchent ni n'ajoutent, puisque à la lettre, ils recommencent. Ni ôter ni alourdir — mais reprendre. Ni trop plein ni trop peu — mais une interminable « relance ». Plus je vais, plus je sais que la grande affaire de l'écriture est de poser, et donc « relancer », sa voix ; plus j'écris, et plus je crois que les écrivains ne font pas des « brouillons » mais des « esquisses ». Ecrire comme les peintres peignent : c'était le rêve de Baudelaire ; puis celui de Mallarmé ; c'est celui, aujourd'hui, de



tous ceux qui savent qu'un prosateur est toujours — d'abord — compositeur.

Très belle page du *Contre Sainte-Beuve* sur l'effroyable aveuglement des écrivains face à leurs grands contemporains. On les imagine proches, familiers les uns des autres. On rêve d'une entente secrète, tacite, à demi-mot. On se dit : « L'époque peut les mépriser, au moins s'apprécier-ils, se reconnaissent-ils au premier coup d'œil et c'est, entre les plus grands, comme une maçonnerie de l'esprit aux codes immanquables. » Eh bien non ! Pas du tout ! Et la réalité, tragique, c'est Flaubert ignorant Stendhal, Stendhal moquant Balzac, Balzac ne louant Stendhal que moyennant rémunération coquette — la réalité, oui, ce sont

tous ces grands esprits s'ignorant mutuellement et n'ayant pas la moindre idée, jamais, des hiérarchies futures où s'inscriront leurs noms. Ajoutez à cela l'ignorance où ils se tiennent de l'importance de leur propre œuvre. Songez que Stendhal, par exemple, croyait que *la Chartreuse* n'était qu'un exercice et que son œuvre, la vraie, se ferait du côté du théâtre ou de l'opéra-bouffe. Pensez à Chateaubriand convaincu que ce n'est pas *les Mémoires* mais *le Génie* qui lui servirait de sauve-conduit pour la postérité. On ne dira jamais assez cette formidable opacité des lettres. On ne répétera jamais trop combien le destin des livres est, sur l'instant, indéchiffrable.

Soyons francs. Je ne suis pas plus averti que quiconque des œuvres de mon époque. Et n'était mon métier d'éditeur, n'étaient les menues obligations que m'impose ce qui nous reste de « vie littéraire », je pourrais passer des mois, pour ne pas dire des années, sans ouvrir un roman d'aujourd'hui. De là ma joie lorsque, la chose advenant, je me sens récompensé par un véritable plaisir de lire. Et de là que, dans ce cas, je ne me lasse pas de clamer ce plaisir. Dernier en date de ces émerveillements : cet *Impromptu de Madrid* dont je dois la découverte à une commande journalistique — et dont l'auteur, Marc Lambron, pour inconnu qu'il me soit, me semble désormais incroyablement familier. De la critique considérée, non comme un genre, mais comme un instrument de reconnaissance : celui qui, tout à coup, vous dote d'un nouvel et improbable contemporain.

Proust encore. Le très joli petit livre de
(Suite page 196)